



FESTIVAL D'UN
PAYS L'AUTRE :
ENTRETIEN
AVEC LA
CONTRE ALLÉE

ÉTIENNE GOMEZ

L'édition 2017 du festival D'un pays l'autre s'achève à la Maison européenne des sciences de l'homme et de la société (MESHS) de Lille par un colloque sur le thème « Décentrement(s) », réalisé en partenariat avec l'Institut du monde arabe de Tourcoing. Parmi les intervenants, on trouve des traducteurs, bien sûr, dont Canan Marasligil, traductrice du turc en résidence venue parler de son projet « City in translation », des éditeurs, des journalistes, etc., mais aussi Hélène Pourquoié et Pierre Morize, les organisateurs de Vo-Vf à Gif-sur-Yvette que nous avons rencontrés dans le numéro précédent de *TransLittérature*.

Rythmé depuis le printemps jusqu'à l'été par de nombreuses rencontres en librairie comme en milieu scolaire, le festival D'un pays l'autre est organisé chaque année depuis 2015 par La Contre Allée, une maison d'édition lilloise dont le catalogue et, plus encore, le champ d'action frappent par leur envergure en même temps que par leur cohérence. Pour *TransLittérature*, je suis allé à la rencontre de ses deux fondateurs, Benoît Verhille et Marielle Leroy, ainsi que de leurs deux collaboratrices, Anna Rizzello et Anna Fichet : ils incarnent à eux quatre à peu près toute cette « chaîne du livre » à laquelle, justement, est dédiée cette nouvelle rubrique.

Benoît Verhille et Marielle Leroy, vous avez placé La Contre Allée, la maison d'édition que vous avez fondée en 2008, sous le signe d'une citation d'Alain Bashung : « Délaissant les grands axes, j'ai pris la

contre-allée. » La contre-allée s'oppose à l'allée principale et à son flot écrasant de circulation, mais plus encore aux chemins de traverse et à leur individualisme solitaire : elle est un espace social et urbain, qui autorise, voire favorise, le dialogue aussi bien que la méditation. Diriez-vous que vous étiez sur les grands axes avant de créer La Contre Allée ?

Benoît Verhille : Mon activité avait jusque-là toujours tourné autour de la scène. J'étais musicien, plutôt rock. Alain Bashung est une référence que Marielle et moi avons en commun, et cette citation nous semblait parfaite pour illustrer notre envie de cultiver les regards en oblique. J'avais aussi fait des incursions dans l'audiovisuel. Le corps, la voix, le son : voilà ce qui me passionnait. Ce qui m'intéressait, c'était le mélange des genres, les formes transdisciplinaires, les spectacles expérimentaux, surtout s'ils occasionnaient des synthèses, des brassages à la fois sur scène et par la scène.

Un texte a été fondateur pour moi, tant dans ma vie de lecteur que dans cet ensemble de recherches formelles qui pouvaient alors nous préoccuper, mes amis et moi : *Fuir la spirale*, de Nivaria Tejera, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu (Actes Sud, 1993). Ce texte nous a amenés à nous déplacer, dans tous les sens du terme : nous avons dû nous « décentrer » pour en percevoir la scansion, nous sommes allés à La Havane pour un tournage audiovisuel, et nous avons réalisé une série d'adaptations, allant de l'installation numérique à l'expérience scénique, tant pour nos différents publics que pour nous-mêmes. Dans ce texte, il y avait finalement tout ce que l'on peut espérer d'une expérience de lecture. Une langue qui creuse sa singularité, et qui, quand vous consentez à aller vers elle, vous donne des opportunités de changement, provoque de ces ébranlements intérieurs qui vous offrent la chance incroyable de vous bousculer, de faire vaciller vos certitudes.

De ce point de vue, les deux premières publications de La Contre Allée ont été fondatrices de la maison. En 2008 est paru *À chacun sa place*, de Florence Ferrandi et Stéphanie Maurice. Ce « carnet urbain », fruit de quatre ans de travail, est né d'un constat en apparence trivial : il manquait une place publique dans le quartier de Lille Fives, un ancien site industriel absorbé par la métropole suite à la fer-

meture des usines. C'est là que Pierre Degeyter a composé *l'Internationale*. C'est aussi là qu'est née la Contre Allée. Pour la population locale, une question se posait, à la fois très concrète et éminemment politique : comment créer une place publique dans un espace urbain marqué par l'absence, par l'effondrement de l'industrie, avec tout ce que cela implique en termes de fragilisation du tissu social ? L'idée n'était pas seulement de faire un livre sur le quartier mais que ce livre, dans sa gestation même, ouvre des voies nouvelles, soit créateur de solutions. Le livre réunit des matériaux composites : des textes (une quinzaine d'entretiens), des photographies (six séries composées d'une centaine d'images reflétant six points de vue différents), des chansons... Tout au long du processus, la vie du quartier s'en est ressentie. Il y a eu des installations, des cinés-concerts, un film a été réalisé pour l'occasion, *Sous les pavés, la place*, de Nicolas Devos (2009). Et, finalement, une place publique – la place Pierre Degeyter – a été créée.

En 2009, on a publié *En attendant l'Europe*, d'Alexandre Mirlesse. L'auteur, membre du groupe de travail Notre Europe de Jacques Delors, a réalisé une série d'entretiens avec une centaine d'intellectuels, d'artistes et de dirigeants européens. Son livre, qui rend compte de cette expérience, incarne l'essence même de la collection Un singulier pluriel (à partir d'un sujet, une multiplicité de points de vue). La collection Fictions d'Europe, que nous avons créée plus récemment en partenariat avec la MESHS, va d'ailleurs dans le même sens : dans chaque pays européen, nous invitons un auteur à développer un regard sur l'Europe par le prisme d'une longue nouvelle. La collection offre ainsi une entrée sensible et polyphonique sur cet espace de vie que nous avons à partager.

Et vous, Marielle Leroy, quel a été votre parcours avant La Contre Allée ?

Marielle Leroy : J'étais et suis toujours professeur d'espagnol, d'abord au collège et maintenant, au lycée. À La Contre Allée, je m'occupe principalement de développer le catalogue de littérature espagnole. Je le fais sur le temps qui me reste en dehors des cours,

mais ces deux activités de professeur et d'éditrice sont très liées à mes yeux, et d'ailleurs elles le sont parfois concrètement.

En 2009, j'ai découvert Alfons Cervera parce que *Maquis* (Montesinos, 2007) était au programme de l'agrégation. Pas moins de quatre-vingt-six voix se manifestent dans ce roman qui donne littéralement la parole aux vaincus de la guerre civile espagnole. Immédiatement, nous avons eu envie de le publier en France mais il était déjà en cours de traduction, les droits ayant été achetés par La Fosse aux Ours. Nous avons néanmoins trouvé un terrain d'entente avec cet éditeur installé à Lyon, tout comme avec le traducteur d'Alfons Cervera, Georges Tyras. C'est ainsi que La Fosse aux Ours présente au public français le versant « collectif » de ce cycle romanesque (*Maquis*, 2010 ; *La Couleur du crépuscule*, 2012 ; *La Nuit immobile*, 2016) tandis que nous prenons en charge son versant « familial » (*Ces vies-là*, 2011 ; *Tant de larmes ont coulé depuis*, 2014 ; *Les Chemins du retour*, 2015). C'est Alfons Cervera qui nous a fait découvrir par la suite Sara Rosenberg, que nous publions aujourd'hui, et c'est son éditeur Miguel Riera qui nous a fait découvrir Isabel Alba. L'année suivante, en 2010, dans le cadre d'une formation de l'Éducation nationale qui se déroulait sur une quinzaine de jours à Alcalá de Henares près de Madrid, j'ai rencontré Michelle Ortuno, professeur d'espagnol elle aussi. Elle avait déjà une expérience de traductrice de sous-titrages dans le cadre de festivals de cinéma latino-américains, et elle était intéressée par la traduction littéraire. Quand nous avons décidé de publier le texte d'Isabel Alba, Michelle s'est imposée à moi comme une évidence. *La véritable histoire de Matías Bran* est paru en 2014, et la traduction de Michelle a été sélectionnée pour le prix Pierre-François Caillé 2015.

Vous avez vous-même publié en 2016 une première traduction, *Machiavel face au grand écran*, de Pablo Iglesias Turrión : envisagez-vous de continuer, que ce soit pour La Contre Allée ou pour d'autres maisons d'édition ?

Marielle Leroy : Il se trouve que, dans l'objectif de mieux suivre les traductions que je recevais à la Contre Allée, j'ai suivi une formation

à la traduction littéraire à Bruxelles, au CETL, dirigé par Françoise Wuilmart. C'était une formation en trois ans, destinée à des professionnels, sous forme d'ateliers le samedi matin.

Quant à *Machiavel face au grand écran*, cette publication reflète l'intérêt que porte La Contre Allée au mouvement Podemos, qu'Isabel Alba a d'ailleurs soutenu activement. Pablo Iglesias Turrión, le leader du mouvement, venait de publier chez Akal *Disputar la democracia*, qui était un peu son manifeste politique, mais dont les droits avaient déjà été acquis par Les Arènes. À la réflexion, on s'est dit que *Maquiavelo frente a la gran pantalla*, qui mêlait cinéma et politique, pouvait trouver sa place dans notre catalogue où nous voulions vraiment que Podemos soit représenté au même titre que ce mouvement populaire islandais sur lequel nous avons publié *La Révolution des casseroles*, de Jérôme Skalski. Nous avons obtenu les droits, et j'ai proposé de traduire le livre. J'aime beaucoup le cinéma, et je me disais que ce court texte de sciences humaines représentait une première expérience de traduction idéale.

Ce travail, extrêmement enrichissant, m'a demandé beaucoup plus de temps que prévu. Comme c'était une compilation de cours de fac, j'ai dû assurer un travail éditorial, lire beaucoup de sociologie et faire énormément de recherches pour retrouver les citations que Pablo Iglesias traduisait en espagnol mais qui existaient en français, sans parler des films que j'ai dû voir ou revoir... Pour couronner le tout, Pablo Iglesias était en campagne, donc indisponible. Heureusement, j'ai pu m'appuyer sur mon entourage, ainsi que sur l'équipe de La Contre Allée, où nos collaborateurs se sont montrés des relecteurs aussi intraitables qu'indispensables.

Dans l'idéal, même si cette possibilité m'impressionne un peu, j'aimerais continuer à traduire, pour La Contre Allée ou pour d'autres maisons d'édition, en sciences humaines ou en littérature générale. Mais pour bien traduire, il faudrait que je puisse disposer de grandes plages horaires, tout au moins à certains moments dans le processus de la traduction. Or, ce n'est pas facile, avec mes cours et mes responsabilités à La Contre Allée... et comme je ne vis pas de la traduction... et qu'en tant qu'éditrice, j'ai la chance de pouvoir choisir mes textes... Bref, c'est une histoire à suivre.

Anna Rizzello, vous êtes arrivée à La Contre Allée en 2010 en tant que traductrice d'un ouvrage, *Le dernier des juges*, de Roberto Scarpinato, dont est extraite une citation devenue presque aussi emblématique de la maison d'édition que celle d'Alain Bashung – du moins apparaît-elle en bonne place sur le site à la page *Qui sommes-nous* : « Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit à la fragilité des individus. Le droit, en somme, de ne pas renoncer à sa propre humanité... » Comment envisagez-vous les rapports entre édition littéraire et institutions ?

Anna Rizzello : Cette déclaration prend un sens tout particulier quand on sait que Roberto Scarpinato est l'un des plus éminents juges anti-mafia en Italie, où il vit sous protection policière permanente depuis 1989. Sur la couverture de l'ouvrage, une photographie de Letizia Battaglia le montre en costume noir sur la terrasse ensoleillée du vieux palais de justice de Palerme, entouré de quatre gardes du corps armés en chemise d'été. Il fume une cigarette entre deux séances du retentissant procès Andreotti. À la fin de l'ouvrage, nous avons publié le témoignage de Letizia Battaglia, qui revient sur les circonstances dans lesquelles elle a pris ce cliché, et sur les liens étroits qu'elle a noués avec cet homme remarquable qu'est Roberto Scarpinato. À un moment de sa carrière, ce juge a fait un choix qui, dans le fond, s'offre à chacun de nous, quoique d'une manière moins radicale et avec des conséquences moins dramatiques : face à une forme d'oppression et d'injustice, chacun peut choisir entre l'opprimé et l'oppresser, entre le bien et le mal. Or, l'oppression et l'injustice sont des réalités humaines. Le mot mafia est un mot italien et la mafia sévit tout particulièrement en Italie, certes. Mais les systèmes mafieux existent partout, même en France. Pour en revenir au choix de faire figurer ces lignes sur le site de La Contre Allée, je préfère laisser la parole à Benoît, qui les a commentées dans un entretien paru dans *Transfuge* en mai dernier : « Nous tenons à ce qui permet à chacun d'évoluer dans le respect et l'intégrité de sa personne. D'avancer vers sa propre singularité¹. »

1 « Nous voulons rendre accessible la singularité d'une culture » (rencontre avec Benoît Verhille à l'occasion du festival La Comédie du Livre, propos recueillis par Oriane Jeancourt-Galignani, *Transfuge*, n°109, mai 2017, p. 118).

Est-ce un hasard ou le destin qui vous a conduite à La Contre Allée ?

Anna Rizzello : Ni l'un ni l'autre. Quand je suis arrivée à Lille en 2005, je ne parlais pas français. Je suis née dans les Pouilles et j'ai fait des études de Sciences politiques à Turin sans savoir très précisément ce que je voulais faire. En tout cas, j'étais loin de m'imaginer que je m'installerais un jour en France, même si j'avais lu et apprécié, entre autres, Simone de Beauvoir. J'ai appris le français par la conversation – au début, j'ai fait ce qu'on appelle des « petits métiers » : serveuse, aide dans un foyer pour handicapés – en même temps que par mes lectures. Parallèlement, bien sûr, je lisais toujours des livres en italien et je me demandais pourquoi certains d'entre eux n'étaient pas traduits en français, ni même connus en France.

Parmi eux, *Il Ritorno del Principe*, de Roberto Scarpinato et Saverio Lodato (Chiarelettere, 2008), occupait une place de choix : ce livre magistral, davantage qu'un mémoire sur la mafia sicilienne, est un essai sur les structures du pouvoir dans l'Italie d'aujourd'hui, nourri par les solides connaissances historiques et politiques des deux auteurs en même temps que par un esprit philosophique, une hauteur de vue dont peu d'hommes sont capables. Pour moi comme pour beaucoup d'Italiens, cet essai a été une révélation et il était important à mes yeux de le porter à la connaissance du public français.

J'ai cherché un acteur éditorial local, et c'est ainsi que j'ai trouvé La Contre Allée. *En attendant l'Europe* venait tout juste d'être publié : le cadre éditorial défini par ce livre et *À chacun sa place* m'a paru idéal. J'ai contacté Benoît Verhille et de nos entretiens est né un projet de publication conjointe de l'essai de Roberto Scarpinato et Saverio Lodato, qui n'a pas été traduit par moi mais par Deborah Puccio-Den (*Le Retour du Prince*, 2012), et d'entretiens que j'ai moi-même menés avec Roberto Scarpinato (*Le dernier des Juges*, 2011). Ce travail s'est poursuivi avec deux ouvrages autour du juge Falcone, *Cosa nostra* en 2012 et *Les derniers Mots de Falcone et Borsellino* en 2013.

Vous êtes donc rapidement devenue responsable éditoriale ?

Anna Rizzello : Ma collaboration avec La Contre Allée n'a cessé de se développer. Depuis 2010, je suis traductrice et surtout directrice

d'ouvrages. Depuis 2014, je m'occupe d'Elea Diffusion, une des activités complémentaires de La Contre Allée, dont le but est de représenter et de promouvoir le catalogue d'une quarantaine d'éditeurs indépendants dans les médiathèques de la région et dans des festivals, qui ne sont d'ailleurs pas forcément des festivals littéraires. Enfin, depuis 2016, je suis aussi salariée d'une librairie indépendante spécialisée en sciences humaines, la librairie Meura. Et, bien sûr, j'organise le festival D'un pays l'autre depuis sa création.

Comment ce festival si ambitieux a-t-il pu voir le jour ?

Benoît Verhille : L'idée d'un festival autour de la traduction littéraire était présente dès la création de La Contre Allée. Étant donné le rôle capital qu'elle joue sur le plan de la diffusion culturelle et des relations internationales, la traduction est au cœur de nos préoccupations. Sans les traducteurs, pas de littérature étrangère. Les traducteurs sont par ailleurs des interlocuteurs précieux car ce sont d'incomparables connaisseurs des œuvres qu'ils traduisent. Leur regard est particulier : ce n'est pas le regard des écrivains, ni celui des éditeurs, ni encore celui des universitaires. Il paraissait donc doublement important de révéler ces acteurs invisibles, ou du moins peu visibles, de la chaîne du livre.

Mais pour développer ce projet, encore fallait-il que la maison soit véritablement installée, et qu'elle compte des traductions à son catalogue. Le problème des jeunes maisons d'édition, c'est que les contraintes pratiques tendent à l'emporter sur les objectifs intellectuels. Il faut trouver un juste équilibre. Rien que ça, c'est déjà un acte politique. Après plusieurs années de formations et de tâtonnements, et surtout après la publication de textes en traduction – autrement dit à partir de 2011, la série ayant été inaugurée par *Le dernier des Juges* et *Ces vies-là* –, le projet de festival a finalement pu se développer.

D'ailleurs, il s'agit plutôt d'un programme d'action que d'un festival. Les manifestations en librairie, où des traducteurs expérimentés viennent rencontrer un public large mais le plus souvent averti, ne constituent qu'une petite partie du programme. De ce point de vue, d'ailleurs, à côté de rencontres autour d'un traducteur et de son

travail, nous avons jugé intéressant d'inverser la perspective et de proposer des rencontres où des traducteurs interviennent en tant que lecteurs échangeant avec d'autres lecteurs, que nous avons appelées « Traducteurs, libraires d'un soir : à la rencontre de traducteurs qui partagent leurs coups de cœur en librairie ».

Parallèlement, nous souhaitons organiser des colloques interprofessionnels autour de sujets donnés – avant « Décentrement(s) », thème qui nous a été inspiré par un texte d'Antoine Berman², il y a eu ainsi « La condition du traducteur » en 2016 et « L'écrivain et le traducteur ou la joie du passeur » en 2015 –, ou encore créer des résidences de traducteurs. Dès 2009, dans le cadre de notre travail de terrain sur *À chacun sa place*, nous avons institué des résidences d'auteur et plus généralement d'artistes. Nous voulions faire de même avec les traducteurs, et c'est ainsi que nous avons accueilli cette année Canan Marasligil pour son travail autour de l'espace urbain dans la traduction.

Enfin, nous voulions tout particulièrement tisser des liens avec l'enseignement, dans le secondaire comme dans le supérieur, ce que nous ont permis de faire très récemment des partenariats avec la DAAC de Lille et l'IUT de Tourcoing. Nous invitons ainsi des traducteurs littéraires à rencontrer des classes dans toute la région lilloise pour évoquer les divers aspects du métier : qu'il s'agisse d'une classe préparatoire d'un lycée de Douai, d'une classe REP d'un collège de Fives, ou de la section européenne d'un lycée professionnel de Lens, ces rencontres font découvrir aux élèves ce métier. Nous travaillons aussi, à une autre échelle, avec les étudiants de la formation Métiers du livre de Tourcoing dans le cadre d'un module de traduction littéraire spécialement créé. Ce partenariat permet également aux étudiants, selon qu'ils ont choisi l'option Édition ou Librairie, de participer à l'organisation du colloque à la MESHS ou à des rencontres en librairie.

2 « La visée même de la traduction [...] heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture, ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélangé. [...] Mais d'autre part, la visée éthique de la traduction s'oppose par nature à cette injonction : l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est rien. » (Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard/Les Essais, 1984, p. 16).

Les traducteurs qui interviennent dans le festival sont-ils ceux avec qui vous travaillez en tant qu'éditeurs ?

Anna Rizzello : Inévitablement, des passerelles se créent, mais édition et festival répondent à des logiques distinctes. En 2015, nous avons par exemple organisé une table ronde sur les relations entre traducteurs et écrivains à laquelle nous avons convié deux traductrices que nous avons déjà sollicitées dans le cadre de notre collection Fictions d'Europe : Anne-Laure Brisac, qui a introduit Christos Chryssopoulos en France et dont la démarche est emblématique de la relation forte qui peut s'établir entre un auteur et un traducteur (*Terre de colère*, 2015) ; et Margot Carlier, enseignante de langue et de civilisation polonaise à l'université d'Amiens et conseillère littéraire aux éditions Actes Sud en même temps que traductrice, entre autres, d'Olga Tokarczuk (*Les Enfants verts*, 2016). Cette année, c'est l'inverse qui s'est produit puisque Bernard Banoun, traducteur de Yoko Tawada, une romancière japonaise d'expression allemande, traduira bientôt le livre qu'elle a accepté d'écrire dans le cadre de la même collection.

Marielle Leroy : Il y a aussi Jean-Marie Saint-Lu, qui est intervenu dans le festival avant de traduire Pablo Martín Sánchez (*Frictions*, 2016 ; *L'Instant décisif*, 2017) : comme il avait déjà traduit Eduardo Berti, un oulipien comme Pablo, il nous a paru naturel de lui confier la traduction de cet auteur.

Anna Rizzello : Jusqu'à présent, nous avons publié peu de traductions de textes allemands et anglais, or il est évident que les traducteurs de l'allemand et de l'anglais ont leur place dans le festival. Claro, par exemple, est intervenu en librairie pour parler de la littérature américaine qu'il traduit. La même chose est vraie pour l'arabe, langue particulièrement bien représentée au colloque cette année.

Quel bilan tirez-vous des trois premières éditions du festival, et comment envisagez-vous la prochaine ?

Anna Rizzello : En trois ans, le rayonnement du festival a considérablement augmenté, la programmation n'a cessé de se diversifier et

les partenariats de se consolider. Pour le partenariat inauguré cette année avec la DAAC, et qui sera renouvelé en 2017-2018, nous avons travaillé avec cinq établissements scolaires dans le Nord et le Pas-de-Calais et avec quatre traducteurs traduisant quatre langues (italien, espagnol, anglais et allemand) qui ont rencontré les classes de février à mai : près d'une centaine d'élèves de nos lycées et collèges partenaires ont ainsi profité de la présence des traducteurs, et les retours que nous avons eus sont tous positifs voire enthousiastes. Nous constatons d'ailleurs avec plaisir que les candidatures pour intégrer le projet sont de plus en plus nombreuses, signe que la question de la traduction interpelle, mobilise, et qu'elle a toute sa place dans les établissements du secondaire.

Quant au partenariat que nous menons depuis deux ans avec l'IUT B Métiers du Livre de Tourcoing, il s'est déjà bien étoffé, surtout grâce à nos traducteurs en résidence. L'année dernière, Roberto Ferrucci, traducteur mais aussi auteur (il écrit par exemple sur Venise, et ne traduit que certains auteurs avec lesquels il se sent des affinités particulières), est souvent intervenu accompagné de son propre traducteur, Jérôme Nicolas, pour mettre en évidence les enjeux culturels de ces deux activités. Canan Marasligil, notre traductrice en résidence cette année, a quant à elle une pratique plus « artistique » de la traduction (elle réalise des vidéos, crée des passerelles avec les arts, etc.), comme en témoigne le projet « City in translation » qu'elle a mené avec les étudiants autour de la coexistence de différentes langues dans l'espace urbain : au cours d'une balade dans le quartier de Wazemmes, ils en ont observé les traces sur les murs, les affiches, les enseignes ou encore les panneaux signalétiques. Les analyses sur le matériel recueilli ont débouché sur un travail de création littéraire autour du lien entre l'image et l'écriture ainsi que sur un montage vidéo présenté à l'ouverture du colloque.

Quant à l'année prochaine, rien n'est encore fixé mais je devrais trouver le prochain thème dans deux des livres que je lis en ce moment et qui m'inspirent beaucoup, *L'Imaginaire des langues*, d'Édouard Glissant (Gallimard, 2010), et *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne*, de Kaoutar Harchi (Pauvert, 2016).

Anna Fichet, vous êtes arrivée tout récemment à La Contre Allée : est-ce la traduction littéraire qui vous a attirée dans cette maison d'édition ?

Anna Fichet : Je suis arrivée en décembre 2016 après plusieurs stages chez des éditeurs dans le cadre d'un Master de Création Littéraire à Paris 8, en librairie et en médiathèque à Rennes, puis à la Maison de la Poésie de Nantes dans le cadre de mon service civique. C'est à cette occasion que je me suis rendue au Marché de la Poésie, où j'ai rencontré Benoît Verhille. Je connaissais déjà La Contre Allée, dont j'admirais les auteurs, en particulier Jacques Josse et Arno Bertina. Nous avons longuement discuté, et si, moi, je cherchais quoi faire après mon service civique, Benoît, lui, cherchait quelqu'un pour occuper les fonctions d'assistant éditorial en même temps que de chargé de diffusion, ou plutôt de sur-diffusion, auprès des médiathèques de la région lilloise et de Belgique et lors de librairies éphémères. Je n'ai donc pas le même rapport avec la traduction que Marielle et Anna, et si j'ai pu, par le passé, participer à la programmation de la Maison de la Poésie de Nantes, en particulier à l'occasion de son festival MidiMinuitPoésie, je n'interviens quasiment pas dans l'organisation du festival D'un pays l'autre. Mais les traductions publiées par La Contre Allée font clairement partie des choses qui m'ont attirée vers cette maison d'édition, en particulier *Terre de colère*, de Christos Chryssopoulos.

Merci à Benoît Verhille, Marielle Leroy, Anna Rizzello et Anna Fichet pour leur accueil chaleureux et pour le fabuleux travail qu'ils ne cessent de réaliser avec les traducteurs littéraires en tant qu'éditeurs comme en tant qu'organisateur du festival D'un pays l'autre.